



**Les Terres
animales**

LAURENT PETITMANGIN

la manufacture de livres

Après **Ce qu'il faut de nuit**,
le nouveau roman
de **Laurent Petitmangin**

Les Terres animales

Du même auteur

Ce qu'il faut de nuit

(prix Stanislas, prix Femina des lycéens)

La Manufacture de livres, 2020

(Le Livre de poche, 2021)

Ainsi Berlin

La Manufacture de livres, 2021

(Le Livre de poche, 2022)

Laurent Petitmangin

Les Terres animales

r o m a n


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-001-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

On croit que c'est l'amour qui donne au monde tout son éclat : mais aussi le monde gonfle l'amour de ses richesses. L'amour était mort et voilà que la terre était encore là, intacte, avec ses chants secrets, ses odeurs, sa tendresse. Je me sentais émue comme le convalescent qui découvre que pendant ses fièvres le soleil ne s'est pas éteint.

Simone de Beauvoir, *Les Mandarins*

Fred

Il faudrait dire le silence. Longtemps. Le silence qui éprend la crénelure des arbres. La fine dentelle de ceux-ci, bien détachée du ciel lavé, qui n'attend que le printemps pour s'enrichir et foisonner. Dans trois semaines, ces arbres seront magnifiques, débouffés d'un vert déjà strident ou encore tendre. Partout le renouveau. Partout un motif d'espoir. Pas ici.

Je marche, et je continue de me demander si je fais bien de poser mes pieds là, à cet endroit. Je cherche des traces de pas sur lesquels poser les miens, comme si c'était seulement miné. Comme si ça servait à quelque chose. Les pas d'avant n'ont pas tué la radioactivité, l'ont peut-être dispersée tout au plus, ça ne sert

donc à rien, mais je le fais quand même. Il y a tellement de gestes qu'on fait et qui n'ont plus de sens. Arrivé à la maison, je prendrai le temps de les décontaminer, ces chaussures, selon un protocole qui me pèse chaque jour davantage. Une demi-heure à broser, dans le bon ordre, avec les ustensiles adéquats, sinon c'est mort, mieux vaut ne rien faire. Entrer dans une baraque en poussant la porte, se déchausser à la va-vite, à quoi ça ressemble bon Dieu ? Ça devait être simple. Je ne m'en souviens plus, les sas, les douches, les vestiaires ont pourri ma mémoire.

Le chemin est maintenant torsadé. Une empreinte, celle d'une roue monstrueuse, d'un engin d'un autre temps, une trace figée, déjà stratifiée, qu'aucune pluie, aucun déluge n'entamera jamais. Des crans profonds à s'en casser les chevilles. Aucune herbe n'ose y repousser. J'imagine cette roue, je cherche à gauche et à droite la trace parallèle, en vain, à croire que l'engin, monstre cyclope, ne reposait que sur elle. Qu'est-il venu faire ? Une mission vite repliée, quand il s'est dit qu'il était trop

tard, ou bien trop tôt pour tenter quoi que ce soit. Et comme si on m'entendait, l'empreinte s'évanouit. Aucune trace de demi-tour ou d'une quelconque manœuvre, elle s'évanouit. Le chemin devient plus fin, ourlé sur ses bords, un chemin de village et de paix. Si je coupe à gauche, la maison n'est plus loin. Une traversée courte et feuillue, un sacré raccourci, que je ne veux prendre. Ses hautes tiges sont toutes toxiques. Belles, mais profondément délétères. Cette nature, faut-il l'appeler encore ainsi, ne cesse de nous inviter au faux pas, comme s'il fallait nous épuiser un par un.

Alors je fais le détour. Une terre déjà empruntée, sans davantage de garanties. J'en suis à sauver ce qui peut être sauvé, à tenir le plus longtemps possible. J'accomplis tous ces gestes dérisoires, qu'on nous a dit de faire, un jour, comme un dernier testament, à nous, fous, qui restions, qui voulions rester. Ultime dédouanement des autorités. Et tous ces gestes qu'on s'est construits, rien de bien rationnel, rien de scientifique. Une intuition plutôt. Des gestes vite devenus superstitions, qui dureront tant que nous durerons.

Une vie empesée à jamais, avec ses précautions, les compteurs Geiger qu'on promène inlassablement, un attirail qu'on aimerait jeter au diable, sans que personne s'y risque. Ailleurs, peut-être. Notre groupe, lui, garde cette discipline. Conscients que lâcher c'est tomber, on se promène avec masque, combinaison et compteur. Et on nettoie et récure à chaque fois, les ongles coupés ras, chaque écorchure soigneusement protégée. Ne rien rapporter de cette vérole chez nous. J'imagine que dans la Grande Armée ou à Verdun, cela se passait ainsi. La certitude de ne pas y échapper. Mais on prenait soin de les nettoyer les croquenots, tant qu'à faire, que ç'ait un peu de gueule, vu d'en haut, vu d'ailleurs. Cette discipline miraculeuse quand tout part à vau-l'eau : preuve de notre plus grande humanité ? ou de notre infinie flétrissure ? Je n'en sais rien, je fais comme les grognards et les poilus, je frotte, je lustre. Je respecte les bains de décontamination, et dans le bon ordre. Enlever la terre, cette terre qui ne changera plus, ou dans des milliers d'années. Cette terre qui recouvre Vic.

Nous ne nous ressemblons pas. Bien sûr, pour les autres, ceux hors zone, nous sommes les mêmes. Mais c'est faux. Nos raisons, nos trajectoires sont différentes. Seules nos perspectives tendent peut-être à se rapprocher, à se fondre dans une même inconnue. Certains sont venus pour l'argent. Une folie, vite arrêtée, du gouvernement précédent qui avait cherché des personnes pour tenir l'endroit, des gardes forestiers en somme. Il y eut alors des gens pour effectuer ce travail payé grassement, même s'ils se doutaient qu'il n'y avait rien d'anodin à revenir un an après dans une zone qui avait vécu dix Fukushima. Certains pensèrent toucher le pactole, puis trouver un moyen de se barrer.

On s'échappe toutefois difficilement de la zone. On peut demander, c'est possible, il y a des dossiers à remplir, de longues démarches qu'ils font durer à l'envi : personne n'est pressé de nous voir rappliquer dans la vraie vie, et si on n'est pas contagieux c'est tout comme. Un ou deux réussirent à sortir par les voies légales, ils rendirent le fric, et restèrent longtemps à l'isolement de l'autre côté, dans un camp. Le filet des sorties s'est tari depuis, on a compris, on n'insiste plus, et on se fait discrets.

On pourrait croire qu'il est facile de se sauver, la zone est immense, tout un massif. Immense, mais électrifiée sur tout son pourtour, et gardée. Par des hommes, et des drones qui nous survolent sans répit et collectent chaque jour l'intégralité de nos faits et gestes. On a essayé de les dézinguer ces putains de drones, mais ils sont plus vifs que des étourneaux. Et ils volent si haut. Il paraît qu'il y a des tirs automatiques, comme jadis à Berlin, je ne veux même pas y croire. De toute façon, ce n'est pas mon problème, je n'ai aucune envie de sortir, je suis là pour durer, aussi longtemps que mon corps le voudra. Je

suis là pour aller voir Vic tous les jours, tôt le matin, ou en fin d'après-midi. J'ignore ce qu'elle préfère, si elle aime que je la surprenne ainsi. Je lui raconte ce qui se passe maintenant, cette végétation ragaillardie, les animaux plus nombreux, dont j'aimerais dire qu'ils sont différents, mais non, ils ressemblent à ceux qu'on a toujours connus, pas de patte en plus, peut-être crèvent-ils simplement plus tôt, peut-être les femelles ont-elles les ovaires défoncés, pourtant on en voit de plus en plus, de ces animaux. Ils se rassemblent le soir, ils chantent et crient ensemble, des sarabandes réjouissantes, que je raconte à Vic. J'entends son gazouillis, parfois.

Les chiens, c'est différent. Ils ont quitté le village. On entend leurs aboiements en bruit de fond, en marge. Des aboiements sempiternels, et de plus en plus sauvages. Eux aussi, on dirait qu'ils ont besoin de se rassembler, de faire meute, et quand on en voit un on se méfie, ils ont l'air prêts à tout, encore plus au bout de leur vie que nous. Lorna, qui a pas mal bourlingué, me dit que c'est ainsi dans certains bleds du tiers-monde.

Sarah ne va plus voir Vic. La dernière fois que nous y sommes allés ensemble, il y a longtemps, elle s'est agenouillée, et a raclé le sol. Je n'ai eu le temps de rien faire, juste observer ses mains pétrir la terre pour en garder une belle poignée. Une terre qui bruissait à cinq cents millisieverts, une raclure d'enfer, à lui pourrir les mains. J'ai crié : « Lâche, c'est dangereux ! – Laisse-moi », m'a-t-elle répondu, et elle a conservé cette terre jusqu'à la maison, comme si elle portait le feu, ou quelque chose d'aussi sacré. Un geste inutile comme nous en faisons peu, débile. Beau aussi. Ce n'est qu'après, bien après, que nous l'avons confinée, cette terre, plombée et coulée dans un bloc de béton qui reste dans l'âtre de notre cheminée. J'ai surveillé pendant de longues semaines les mains de Sarah, je n'y ai rien vu, comme si, pour cette fois seulement, nous étions quittes.

Nous vivons de peu, nos corps se sont habitués. Nous vivons comme l'humanité aurait dû vivre depuis longtemps, comme ces hommes, au Bangladesh ou ailleurs, qui le font bien, et montrent si peu de besoins. L'eau de pluie sauvée dans d'immenses cuves. Et nous avons quelques carrés où la terre n'est pas si mauvaise. Ces taux affoleraient partout ailleurs : ici, c'est raisonnable d'y faire pousser un peu de légumes, des herbes, et d'élever quelques poules qu'on cloisonne à mort, qu'elles n'aillent pas se gaver de saloperies. On s'est construit de petites serres qui protègent les plantes de l'air et de la terre. On a eu un débat sur les poules, leur vie horrible, claquemurées dans ces enclos ridicules.

Un jour, on a ouvert les grilles. Elles ont eu l'air si affolées qu'on les a gardées.

Nos corps sont maigres, et ne se touchent plus, ou si mal. Avec Sarah, nous l'avons tous deux accepté. Quand je vois sur son bras le prénom tatoué de notre fille, je n'y arrive pas, et, si j'ignore ce qu'elle voit en moi, c'est tout aussi compliqué pour elle. On ne se touche plus, mais on s'aime encore.

Notre amour n'a plus rien des premières années. Toute sa surface est lessivée, salement lessivée. Et rien dans les jours qui s'abattent ne ramène la moindre légèreté qui pourrait faire notre bonheur. On s'aime encore, d'un amour assommé. Vitrifié. Deux grands brûlés. Qui partagent la même chambre.

Sarah passe son temps avec Marc. Cela ne me dérange pas. Il doit avoir des mots et peut-être des gestes que je n'ai plus. Je crois tout simplement qu'il vit plus fort, que tout ça pour lui n'est pas une simple attente. Il s'active chaque jour. Il construit, il retape. Il est charpentier de métier. Il déteste qu'on l'appelle comme ça – trop chrétienne à son goût. Lui se définit comme un gars

qui construit des baraques, et c'est vrai qu'il le fait plutôt bien. On n'est plus livrés en rien, aucun matériau n'arrive dans la zone, alors il prend sur la bête, dépiaute des bâtisses pour solidifier les nôtres, et notre communauté vit au sec grâce à son talent. Il nous a bricolé réservoirs à eau, sas et antichambres, ces excroissances sans lesquelles on ne pourrait vivre, ou alors pas longtemps. Il se promène, installe son échelle sans rien demander à personne, vérifie un toit ou un chéneau, et commence à réparer, que de ce côté au moins ça ne parte pas en charpie. Son droit de regard. On ne le paye pas. On ne se paye pas dans notre communauté, on ne saurait comment dépenser nos sous.

Nous sommes une vingtaine, et plus loin, à quinze kilomètres, ils sont un peu moins. Des vieux sympas qui nous accueillent bien quand on vient les voir. Nous, on est les jeunes, dont cinq inséparables : Marc, sa femme Lorna, Alessandro, et nous deux. Ils ont été là au plus dur. Dans les tout premiers jours, ils se sont barricadés avec nous. Et se sont menottés aux grilles du portail face aux bleus venus nous déloger.

On avait beau dire qu'on ne partirait pas sans notre fille, et donc qu'on ne partirait jamais, les flics ont insisté. D'abord avec les formes. Ils nous ont proposé de l'exhumer, de faire les choses proprement et l'enterrer hors zone. Le doute m'a saisi, plusieurs jours où ce qui me semblait impensable devenait intelligible, des moments où j'imaginai ma fille sous une nouvelle dalle, dans un nouveau cimetière, dans une terre fraîche et non pourrie, une terre d'accueil qui en valait bien une autre, certainement meilleure que celle qui la consumait, mais je regardais Sarah, et pour elle il n'y avait pas d'autre horizon possible, pas d'autre lumière. Elle connaissait le chemin du soleil au-dessus de Vic, quelle que soit la saison, et ce passage quotidien, même si elle n'allait plus l'observer, lui était nécessaire, bien plus vital que le reste. C'était là que le soleil passait, et nous ne bougerions pas. Malgré les psychologues qui ont expliqué longtemps et patiemment. Des gens rompus à ces discussions, des gentils, compréhensifs, pleins d'une émotion dont il était difficile de dire si elle était feinte. Puis des personnes plus assertives se sont

présentées. J'imagine que c'était la séquence normale. Elles ont essayé de forcer la décision, elles savaient infléchir les choses, mais avec Sarah il n'y avait rien à infléchir, sa fille dormait sous cette terre, et ça fermait toute discussion.

Quand tous ont vu que les paroles ne servaient à rien, d'autres sont venus. Avec ce qu'il fallait pour nous déloger. Avec les trois autres, on est restés accrochés à notre grille plusieurs heures, le temps pour eux de trouver des cisailles, puis, sans savoir pourquoi – un appel? une directive? – ils ont plié les gaules. On a cru à un simple sursis. On l'a vécu comme tel, on l'a même fêté, belle soirée où Sarah était inondée d'émotions, violentes, contradictoires, des sursauts qu'elle n'arrivait à contenir, qu'elle souhaitait libérer, elle avait besoin de nous, de nos bras, qu'on mêle nos larmes et nos rires, besoin de boire aussi, et davantage certainement.

Dérisoire victoire, on s'est vite préparés à la deuxième salve. On a passé les semaines suivantes dans la peur de leur retour. On ne bougeait presque plus, un de nous toujours à proximité de la grille, prêt à s'y attacher. Avec

un talkie, pour appeler à la rescousse. C'est à ce moment, je crois, que les trois autres ont décidé eux aussi qu'ils ne partiraient plus. Cette guerre a fini de les décider. *À la vie, à la mort.* Serment débile, qui nous tenait chaud tout de même. On a vécu l'enfer des jours et des jours, on a à peine dormi, et failli faire des conneries de sécurité. Dès qu'on entendait un bruit de moteur, on sortait comme des fous se lier à la grille, en oubliant nos protections. Puis on a compris que, là-haut, ils avaient laissé tomber l'affaire.

La vie a pu reprendre. Pas qu'on ait tant à faire, mais on a pu souffler un peu. Quand ils ont électrifié les frontières de la zone, il y a eu une dernière semonce. *Il était encore temps, après il serait trop tard.* Ils avaient refait le déplacement, je me souviens des uniformes impeccables qui luisaient au soleil comme pour un défilé. Ils étaient très peu protégés, leur hiérarchie déconnait à plein tube, dans cette zone leur attirail antiémeute ne les protégeait de rien. Leurs petits masques et leurs gants faisaient pitié. Je me souviens leur avoir gueulé

de faire gaffe, qu'ils se morflaient chaque minute des quantités de merde qu'ils pleureraient toute leur vie. Ils ont à peine marqué le coup, pauvres gars, pas le choix, peut-être en parleraient-ils entre eux le soir, et ça râlerait alors un peu auprès des gradés. À cet instant, ils la bouclaient. Nous, debout face à eux, on s'était pris par les épaules, oscillant légèrement pour ne pas s'engluer au sol, enchaînés les uns aux autres, et chacun également attaché à notre lourde grille. Une équipe de rugby qui attend patiemment la fin du haka de l'adversaire, pas plus impressionnée que cela. On était calmes, et se tenir ainsi, faire ces petits pas sur nous-mêmes nous donnait une bonne énergie, nous empêchait de flancher malgré la fatigue, malgré l'envie terrible, si facile, tellement immédiate, de nous abandonner à leur force, et les laisser décider pour nous. Les gars en face n'ont pas senti toutes ces fissures qu'on n'osait avouer, et qui ne demandaient qu'à s'ouvrir, à toutes exploser une fois les premières craquées. Leur capitaine aurait dû voir cela, réaliser ce que nous ne voulions pas admettre.

LES TERRES ANIMALES

Seule Sarah, peut-être, était exempte du moindre doute.

Ils n'ont pas fait long feu, ils ont compris qu'ils n'étaient pas habillés pour la saison.

La vie s'est organisée. De la débrouillardise, des réquisitions sauvages, et du troc. Nous avons écumé tous les villages du coin, et il reste de quoi vivre pour des années. Les gens, en fuyant, ont laissé leurs meubles, leurs vêtements, des placards entiers de vivres et, pour les plus généreux, leurs bonnes bouteilles. Dans un geste idiot, on a d'abord eu du mal à les siffler, puis on s'est dit qu'ils n'en voudraient certainement plus, et qu'on n'était pas près de les revoir, tous ces gens. Nous avons des stocks d'épicerie, pris dans un supermarché, et si on n'est pas trop difficiles sur les dates de péremption on peut en vivre assez longtemps. *Quand on se gave de millisieverts, on mange aussi du cassoulet périmé.*

Sentence de Lorna à Marc qui un jour faisait la fine bouche. Rien à redire.

Alessandro a établi l'inventaire, et s'est improvisé gérant des stocks. D'après ses calculs, on en a pour trois ans encore, et chaque semaine il prépare avec minutie notre panier. Il ajoute toujours une petite bricole pour nous faire plaisir. Quand il nous laisse entrer, on voit les rayons se dégarnir, en tout cas ceux qui nous intéressent. Le rayon des couches-culottes n'a pas bougé, et pour cause, il n'y a plus un bébé dans notre coin. On le garde, ce rayon puériculture, on a du mal à le toucher, ou à en faire quoi que ce soit, comme si on donnait un signal trop grand à la vie. C'est pourtant bon les petits pots, des desserts plutôt corrects, mais c'est difficile, trop chargé d'images. On a essayé une fois, une drôle d'impression, celle de s'en prendre aux bébés, et de les siphonner. Une anthropophagie qui nous a passé le goût des petites compotes. Pour les sucreries, c'est une autre histoire. Alessandro a dû nous calmer, elles partaient à vitesse grand V, on prétextait n'importe quoi, des virées dans le massif de

plusieurs jours pour quémander des plaques de chocolat ou des bonbecs. *Ce n'est pas bon pour la santé* – premier argument d'Alessandro –, puis il s'est rendu compte de l'énormité de ce qu'il venait de dire, comme si on avait la moindre chance de crever un jour du diabète ou d'un infarctus. On sait avec qui on a rendez-vous. Un foutu crabe, lequel on ne sait pas trop, on n'a pas réellement de préférence. Nos artères, elles, sont largement débouchées, il n'y a rien à craindre de ce côté-là, je pense même qu'elles sont à vif, récurées, abrasées comme pas permis. Ce soir-là, on en a bien ri, on s'est empiffrés comme jamais, et le lendemain on s'est calmés, Alessandro avait raison, on allait le rationner comme le reste, ce chocolat.

Ils sont une douzaine, deux femmes seulement, le regard perdu. Je croyais que nous étions seuls dans le massif, mis à part le village des petits vieux. Ils viennent de quitter leur coin. Si j'ai bien compris leurs explications, avec les orages du dernier mois leur terre a remonté des tréfonds et ne leur a apporté aucun bien. Le sol qui s'était fait oublier a soudain rappelé que la contamination n'était pas une affaire d'années, mais de siècles. Et si on est vraiment honnête, de millénaires. « Tu sais, le compteur, il est monté très haut », me dit le plus vieux. Il se tient le ventre qu'il a gonflé. Il me regarde. Il attend ma réaction. Il souffre, semble à bout, ses yeux pourtant ne me quittent pas. Je n'arrive

pas à articuler un traître mot, et Marc n'aide pas davantage. « Très haut », dit-il de nouveau, presque pour lui.

Les autres attendent patiemment, en couronne autour de lui. Ils ne nous perdent pas de vue. Pas méchamment, mais ça n'est pas agréable. Un drôle de chœur.

« On peut rester là ? » nous demande-t-il. Et il nous montre la maison sur la butte. Celle des Limbourg. Une grande bâtisse un peu maudite, que, gosses, nous évitions scrupuleusement. Déjà vidée avant l'explosion, des vitres cassées par les gamins du village, et peut-être par des plus grands, tant cette baraque ne nous revenait pas. On a fini de la dépecer pour arranger les nôtres. Personne n'en fera plus rien. Drôle d'idée de vouloir s'installer là-haut. Et curieusement, au lieu de faciliter notre accord, ça rend leur demande d'autant plus étrange.

Le vieux se tient le ventre. Je suis conscient qu'il faut qu'on réponde quelque chose, et vite. J'observe mieux le groupe. Les femmes épuisées par leur longue marche, et les autres, à peu près de notre génération. Je vois leurs armes.

Des carabines, du matos qui doit dégommer recta son chevreuil à des kilomètres de portée. Ils peuvent nous emmerder. On s'est fondus dans ce pays, on s'est mis à l'os, on a trouvé de nouveaux sentiments, une nouvelle fraternité, mais je les imagine nous compliquer la vie, j'ai honte de penser cela, je voudrais pourtant que Marc propose quelque chose, qu'il trouve une sale excuse et leur dise d'aller plus loin.

On en est à se regarder, et on n'a toujours pas répondu à leur demande – comme s'ils avaient besoin de notre permission, la baraque des Limbourg n'est pas plus à nous qu'à eux –, quand un gars bouge. Ça prend une seconde, pas plus. Il a maintenant la carabine bien en main. Je me dis que ça part en cacahuète, qu'on a déconné dans les grandes largeurs. Il nous regarde, puis épaulé à une vitesse hallucinante et dézingue un des drones qui nous survolaient depuis ce matin. L'engin part en miettes. Le gars dit : « Oups, a p'us le drone », et se marre comme un tordu. Marc me fixe et, sans attendre ma réaction, part d'un immense fou rire. J'embraye. On se rapproche, on se

donne quelques bonnes accolades. On conclut l'affaire.

Ils s'installent bruyamment, en jetant pas mal de choses par les fenêtres. Un chantier monstrueux. Quelle est leur idée d'une baraque? Pas la nôtre en tout cas. Ils virent presque tout, des bibelots, de la vaisselle crade, tout cela pourquoi pas. Puis continuent avec les meubles, des armoires, des bahuts. En un sens, c'est organisé, ils sont plusieurs dedans qui passent les affaires par les fenêtres, et quatre autres qui vont tout brûler. Dans un silence total. Ils semblent se comprendre parfaitement, aucune hésitation sur ce qu'il convient de faire. C'est assez simple : jeter, brûler. Après les meubles lourds, ce sont les fauteuils, puis les chaises, bordel, comment vivent ces gens? Un immense brasier, une suie d'enfer, mais là encore, on n'est plus à ça près.

Je crois qu'on comprend que ça ne se sera pas si facile.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ÉDITH NOUBLANCHE
RELECTURE ET ÉDITION

ANNE LE TILLY
CORRECTION

RÉMY TRICOT
COUVERTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITE J
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

AGENCE TRAMES
CESSION DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : MAI 2023